

## Sur la sublimation

Il aura fallu que nous soyons arrivés pratiquement au terme de notre travail<sup>1</sup> sur le roman psychanalytique de Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, pour que le mystère de la Joconde soit enfin éclairci. Il a été révélé, sous le titre « Heureux événement », par une « très sérieuse » équipe de journalistes de la BBC et publié dans *The Globe and Mail*, journal canadien qui fait autorité à Toronto :

Le mystère de La Joconde est enfin résolu. Il était temps : la toile de Léonard célèbre son 500<sup>e</sup> anniversaire cette année. Mona Lisa était enceinte, d'où son étrange sourire. La preuve ? Un certificat de baptême récemment découvert dans les archives de Florence, ville dans laquelle Vinci a commencé son oeuvre en 1503, et qui laisse penser que Lisa del Giocondo a enfanté dans le courant de la même année. Ce document a été trouvé au cours de la recherche effectuée pour un documentaire de la BBC sur la vie de Léonard par le réalisateur Nick Rossiter, qui a passé deux ans à étudier le génie de la Renaissance avec une équipe d'experts. Pour Sherwin Nuland, anatomiste à l'université Yale, les doigts gonflés de la Joconde étayaient la thèse d'une grossesse. Cette théorie est la dernière d'une longue liste qui donne l'impression que la jeune femme ne jouissait pas d'une santé florissante. Au dire d'un dentiste, ses lèvres étirées cachaient des dents manquantes ; selon un médecin, Mona Lisa était sourde, son sourire n'étant qu'un rictus engendré par l'effort fourni pour tenter de comprendre ce que lui disait Léonard<sup>2</sup>.

Cette construction sur le modèle du tableau le plus connu au monde illustre à merveille la répartition du marieur dont Freud rapporte l'histoire dans *Le mot d'esprit* : « Ça que vous faut-il donc ? Vous voudriez qu'elle n'ait aucun défaut<sup>3</sup> ? »

Mais revenons à des choses plus sérieuses, revenons, parce qu'il faut bien prendre un point de départ, au premier chapitre du *Léonard*, au moment où Freud trace le destin de cette énigmatique « pulsion de savoir » après la période d'investigation sexuelle infantile, période qui se conclut par « une énergique poussée de refoulement ».

Après le refoulement infantile, dit-il, « la pulsion de savoir » a le choix entre trois destins possibles :

---

<sup>1</sup> Reprise de deux interventions faites dans le cadre du séminaire qui s'est tenu à l'EPSF dans l'année 2002-2003 sur le texte de S. Freud : *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, 2002. Ce séminaire a été organisé par : J.-G. Godin, C. Nawawi et P. Valas.

<sup>2</sup> Citation de *Courrier international*, n° 652, daté du 30/04 au 6/05/ 2003, p. 55.

<sup>3</sup> S. Freud, *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1998, p. 130.

a) Soit l'inhibition névrotique. L'investigation partage alors le destin de la pulsion sexuelle et l'avidité de savoir reste alors inhibée ;

b) Soit le développement intellectuel est suffisamment vigoureux pour résister au refoulement et alors l'investigation devient une véritable activité sexuelle ; c'est le cas de la névrose obsessionnelle ;

c) Soit, enfin, le refoulement ne réussit pas à renvoyer dans l'inconscient la pulsion partielle du désir sexuel. Au contraire la libido se soustrait au destin du refoulement *en se sublimant dès le début en avidité de savoir* et en s'associant à la pulsion d'investigation. Mais, par suite de la totale différence de nature des processus psychiques (sublimation au lieu d'irruption hors de l'inconscient), *les caractéristiques [de] la névrose restent absentes*, l'assujettissement aux complexes originels de l'investigation sexuelle infantile fait défaut et la pulsion peut agir librement au service de l'intérêt intellectuel.

Il n'y a dans ce dernier cas ni inhibition ni rumination intellectuelle.

La libido peut donc échapper en partie au refoulement en se sublimant *dès le début* et dès lors *le sujet échappe à la névrose*. Nous verrons pourquoi Lacan, dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*, affirme que le névrosé est incapable de sublimation du fait que le savoir est, pour lui, la jouissance du sujet supposé savoir<sup>4</sup>.

C'est à partir de la théorie freudienne de la sublimation et de son corollaire l'évitement de la structuration de la névrose que nous allons reprendre la question de la fin de la cure.

Il y a donc une sublimation primaire qui opère *dès le début* dans le psychisme et qui, tout en sauvant l'investissement, renonce à l'objet. Cette conception de la sublimation restera constante dans toute l'œuvre freudienne, l'introduction du narcissisme et de l'idéal du moi ne feront que renforcer ce point de vue. Dans *Introduction au narcissisme*, Freud note que « la formation d'idéal augmente les exigences du moi et favorise le refoulement alors que la sublimation présente l'issue par laquelle ces exigences peuvent être remplies sans refoulement<sup>5</sup>. »

La sublimation n'est encore ici qu'un déplacement de l'objet de la pulsion, d'un objet sexuel vers un autre « plus valorisé socialement », plus tard, dans la seconde topique, un changement de but viendra compléter cette définition.

Dans le temps du narcissisme « la transposition de libido d'objet en libido narcissique entraîne un abandon des buts sexuels » dit Freud, celle-ci produit une certaine déssexualisation de la libido que Freud épingle comme « espèce de sublimation ». Il en fera un modèle du processus de la sublimation qui sera complété dans « Le moi et le ça » par le changement de but : « Cela n'est-il pas la voie générale vers la sublimation, se demande-t-il, toute

---

<sup>4</sup> J. Lacan, séminaire *D'un Autre à l'autre* (inédit), leçon du 4 juin 1969.

<sup>5</sup> S. Freud, « Introduction au narcissisme » dans *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1973, p. 99.

sublimation ne se produit-elle pas par l'intermédiaire du moi, lequel transforme d'abord la libido d'objet sexuel en libido narcissique pour lui poser ensuite peut-être un nouveau but<sup>6</sup> ? »

Les données biographiques de Léonard poussent Freud à faire l'hypothèse d'un second temps de la sublimation. « Dans le cours de sa vie d'adulte surgit un processus de régression qui paralyse son activité artistique et fait de lui un chercheur comme dans la prime enfance<sup>7</sup>. » Ainsi un second temps de la sublimation apparaît qui répète celui de l'enfance ... second temps, tout comme refoulement originaire et refoulement secondaire, narcissisme primaire et narcissisme secondaire, après-coup donc qui détermine le processus.

Mais dans le même temps, voire un peu avant le *Léonard*, Freud fait ses conférences américaines dans lesquelles il expose la question du transfert.

Grâce au transfert, la cure permet une issue « heureuse » aux conflits névrotiques bien meilleure que ce qu'offrirait le refoulement, cela se produit lorsque « le désir pathogène est conduit à un but plus élevé et par là soustrait aux objections (ce qu'on appelle sa sublimation)<sup>8</sup> ». Ainsi très tôt la sublimation est envisagée chez Freud comme but de la cure si ce n'est de sa fin. Cet objectif est réitéré quelques années plus tard dans *Les conférences d'introduction*.

Le travail thérapeutique se décompose en deux phases, explique Freud. Tout d'abord la libido est retirée des symptômes et poussée et concentrée du côté du transfert, ensuite, c'est sur ce terrain du transfert que le combat doit être mené et ce jusqu'à *son terme*. Il a pour objet ce nouvel objet (le transfert) et on en dégage la libido. Le changement décisif pour un bon dénouement est la *mise hors circuit du refoulement par l'interprétation*. Le moi est enclin à concéder quelques satisfactions et son effroi face aux exigences de la libido est diminué par la possibilité d'assouvir une partie de celle-ci par le biais de la sublimation. Mieux les processus en œuvre au cours du traitement recourent cette description idéale, plus grand sera le succès de la thérapie psychanalytique<sup>9</sup>.

C'est donc une précieuse indication technique que nous donne Freud sur la manière dont il situe la sublimation à l'horizon du maniement du transfert dans la visée explicite de la fin de la cure.

Nous sommes là au cœur de la question que pose Lacan à propos de la pulsion à la fin de la cure : que deviennent les pulsions à la fin de la cure ? Freud y apporte une réponse qui paraît sans équivoque : la sublimation des pulsions sexuelles est « une méthode pour résoudre les conflits du moi, elle consiste dans le remplacement des objets originels de la libido par d'autres qui ne sont pas

---

<sup>6</sup> S. Freud, « Le moi et le ça » dans *Œuvres complètes*, tome XVI, Paris, PUF, 1991, p. 274.

<sup>7</sup> S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, 1987. p. 106.

<sup>8</sup> Pp. 63 – 64

<sup>9</sup> S. Freud, *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1999, pp. 577-578.

désapprouvés par le surmoi ou par la société<sup>10</sup> ». Autrement dit la sublimation des pulsions sexuelles est considérée comme un but assigné à la cure, but « hautement valorisé » dans une acception bien précise, celle du travail de civilisation. Mais Freud ne se leurrerait pas, il savait que tous les névrosés ne sont pas, au même degré, capables de sublimation. Il supposait même que beaucoup d'entre eux ne seraient pas tombés malades s'ils possédaient cette capacité de sublimer leurs pulsions. Et il souligne que c'est une erreur de croire que cela est souhaitable et encore moins possible pour chaque cure. Pour autant, il considère « la sublimation pulsionnelle [comme] un trait particulièrement saillant du développement de la culture<sup>11</sup> » et il n'y a pas de doute qu'il ait voulu y apporter sa contribution par sa découverte même s'il n'était pas dupe de l'avenir de la civilisation.

Au pasteur et psychanalyste suisse, O. Pfister, pour qui Freud eut une réelle estime et avec qui il entretenait une correspondance régulière, il écrit en juin 1910 que « le transfert, est vraiment une abomination ».

Les pulsions intraitables et violentes, qui m'ont fait renoncer à la suggestion indirecte ou hypnotique, ne peuvent être entièrement supprimées, même par la psychanalyse. On n'arrive qu'à les freiner et ce qui en reste s'exprime dans le transfert, parfois en quantité considérable. Les lois psychanalytiques nous font défaut. Nous devons nous adapter à l'individualité du malade et faire jouer une note personnelle. Dans l'ensemble, je suis d'accord avec Stekel quand il dit que le patient doit être tenu dans un état d'abstinence et d'amour déçu, ce qui n'est pas toujours entièrement possible. Plus vous lui accordez d'affection et plus vous atteignez facilement ses complexes, mais moins vous aboutissez au résultat déterminé. En effet, le malade dispose de la satisfaction antérieure de ses complexes en les échangeant contre ce qu'il peut vivre dans le transfert. Le résultat thérapeutique est très bon mais reste entièrement dépendant du transfert. La cure peut être achevée, mais le degré d'indépendance nécessaire n'est pas atteint, non plus la garantie contre une rechute. La tâche est plus aisée pour [l'homme d'église que vous êtes] de ce point de vue que pour nous, médecins, parce que vous sublimer le transfert en le transférant à la religion et à la morale, ce qui n'est guère facile quand il s'agit de gens gravement malades<sup>12</sup>.

« Sublimer le transfert en le transférant » ... autant dire s'en décharger sur la religion ou sur la morale en l'occurrence. Reste à savoir si c'est ce que Freud craignait des analystes ?

Que la pulsion soit une mythologie de la psychanalyse n'enlève rien au fait que le sujet cherche à la satisfaire et que c'est au cœur de celle-ci, pour reprendre le mot de Lacan, que gît l'objet petit a. D'un mythe, Lacan a fait de la pulsion un concept fondamental de la psychanalyse, quant à l'objet petit a il fut

---

<sup>10</sup> S. Freud, W. Bullitt, *Le Président T. W. Wilson*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1990, p. 89.

<sup>11</sup> S. Freud, « Malaise dans la culture » dans *Œuvres complètes*, tome XVIII, Paris, PUF, 1994, pp. 284-285.

<sup>12</sup> E. Jones, *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, Tome II, Paris, PUF, 1972, p. 471.

« sa seule invention ». Celui-ci eut, dans son enseignement, tour à tour consistance corporelle puis logique avant de se loger dans le trou formé par le réel, le symbolique et l'imaginaire dans la mise à plat du nœud borroméen. Et c'est bien pour éclairer cette manière si particulière qu'a le sujet de se débattre avec cette pulsion toujours à satisfaire que Freud introduit la sublimation.

Au terme de ce travail sur le Léonard j'ai le sentiment que nous avons essayé de donner à cette notion de sublimation, pour le moins malaisée, un statut que ni Freud ni Lacan lui ont conféré. Ni Freud ne put l'inscrire dans sa métapsychologie, ni Lacan ne put en faire un concept de la psychanalyse bien qu'il s'y soit penché à plusieurs reprises dans ses séminaires. Peut-être à cette sublimation en avons-nous trop demandé ? Trait différentiel de structure ou issue possible de l'analyse, la sublimation est une notion assez paradoxale puisqu'elle est supposée « désexualiser » rien de moins que la libido sexuelle, concept princeps de la psychanalyse freudienne. C'est une notion que j'appellerai « discontinue » ou « sporadique », on la rencontre effectivement dans la question de la perversion sans qu'elle prenne une place aussi prépondérante que la fonction phallique, on la retrouve aussi dans la question de la fin de la cure sans qu'elle ait, chez Freud, une place aussi prééminente que la castration ou que *l'objet petit a* chez Lacan.

La sublimation est abordée pour la première fois par Lacan dans le séminaire *La relation d'objet*, elle sera reprise dans *L'éthique de la psychanalyse*, puis dans le séminaire *D'un Autre à l'autre* par contre elle est singulièrement absente du séminaire sur Joyce, *Le Sinthome*.

Ce que Lacan apporte de décisif pour cerner cette notion de sublimation c'est l'ouverture qu'il en donne en l'incluant dans la relation d'objet. J-G Godin<sup>13</sup> a montré comment Lacan, dans *La relation d'objet*, se fonde sur le rapport de Léonard à la nature pour orienter cette notion de sublimation vers « une certaine prise de position du sujet par rapport à l'Autre », le grand Autre. Léonard « transforme le caractère radical de l'Autre absolu, dit Lacan, en quelque chose d'accessible par une certaine identification imaginaire<sup>14</sup> ». C'est cette manière très particulière qu'a le sujet de s'y prendre avec le grand Autre que Lacan appelle la sublimation. Il l'instaure donc comme une position subjective.

Dans *L'éthique de la psychanalyse*, c'est sur le rapport de la sublimation à *Das Ding*, la Chose, que l'attention de Lacan va se porter. La sublimation consiste alors à « élever l'objet à la dignité de la Chose<sup>15</sup> » dont la définition pourrait être une première approche du réel : « La Chose est ce qui du réel pâtit du signifiant », elle « met l'homme en fonction de médium entre le réel et le signifiant ». Or, seul l'imaginaire peut venir à cette place de moyen entre R et S,

---

<sup>13</sup> Dans une séance antérieure de ce séminaire.

<sup>14</sup> J. Lacan, *La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, pp. 429-430.

<sup>15</sup> J. Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 133.

c'est exactement la définition que Lacan donnera de l'amour, voire l'amour courtois, quelques années plus tard en 1973<sup>16</sup>, l'amour courtois comme modèle de la sublimation.

Il faut, pour tirer ce fil du rapport de la fin de la cure à la sublimation chez Lacan, le lire avec cette question en tête car rien n'y est réellement explicite. Pour ma part, je suis parti d'une remarque qu'il fait à la fin du séminaire sur l'éthique sur le changement d'objet dans la sublimation.

« Dans la définition de la sublimation comme satisfaction sans refoulement, dit-il, il y a, implicite ou explicite, passage du non-savoir au savoir, reconnaissance de ceci, que le désir n'est rien d'autre que la métonymie du discours de la demande. C'est le changement comme tel [ ... ] ce n'est pas le nouvel objet, ni l'objet d'avant, c'est le changement d'objet en soi-même<sup>17</sup>. »

« Le changement d'objet en soi-même », ce serait le passage de l'objet de la pulsion à « *l'objet petit a* », l'objet petit a comme lieu de capture de la jouissance. C'est ce que Lacan déplit dans les leçons de mars 1969 du séminaire *D'un Autre à l'autre*. La sublimation prend ici un tout autre tour, du changement d'objet pour satisfaire la pulsion, on passe à *l'objet petit a* et à la dimension de la jouissance. Cette articulation lui permet aussi bien de préciser le concept de jouissance relativement nouveau dans son enseignement que de renouveler la notion de sublimation.

Et c'est dans son articulation à *l'objet petit a* que la question de la fin de la cure vient trouver sa place. Que le névrosé soit « incapable de sublimation » n'empêche pas qu'elle soit « le propre de ceci qui sait faire le tour de ce à quoi se réduit le sujet supposé savoir<sup>18</sup> », soit la fin de la cure analytique. Et ce, quelle qu'en soit l'issue, c'est à dire qu'elle produise « de l'analyste » ou pas, en tout cas, affirme Lacan, « la sublimation est la seule satisfaction permise par la promesse analytique<sup>19</sup> ».

---

<sup>16</sup> J. Lacan, *Les non-dupes-errent*, (inédit), leçon du 12 décembre 1973.

<sup>17</sup> J. Lacan, *L'éthique ...*, *op. cit.*, p. 340.

<sup>18</sup> J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, (inédit) leçon du 4 juin 1969.

<sup>19</sup> J. Lacan, *L'éthique ...*, *op. cit.*, p. 348.